

Jacques Jouet

Bodo

**JACQUES
JOUET**

P.O.L

Bodo

DU MÊME AUTEUR
Chez le même éditeur

NAVET, LINGE, ŒIL-DE-VIEUX, *poésie*

FINS, *roman*

POÈMES DE MÉTRO

UNE RÉUNION POUR LE NETTOIEMENT, *roman*

LA RÉPUBLIQUE DE MEK-OUYES, *roman-feuilleton*

POÈMES AVEC PARTENAIRES

VANGHEL, *Théâtre IV*

MON BEL AUTOCAR, *roman*

JULES ET AUTRES RÉPUBLIQUES, *cinq romans*, volume comprenant : *La voix qui les faisait toutes* – *Gulaogo, une histoire africaine* – *Cognac* – *L'aubergiste du magasin général* – *Jules*

CANTATES DE PROXIMITÉ, *poésie*

MEK-OUYES AMOUREUX, *roman-feuilleton*

L'AMOUR COMME ON L'APPREND À L'ÉCOLE HÔTELIÈRE, *roman*

UNE MAUVAISE MAIRE, *roman*

TROIS PONTES, *roman*, *Une bonne maire* – *Héraclès sur l'Érymanthe* – *Camus (Armand-Gaston)* –
Forme de ce livre : le sonnet des *Trois contes*

MRM, *poésie*

Chez d'autres éditeurs

LA NOCE, de S. Wyspianski, cotraduction avec Dorota Felman (Christian Bourgois)

GUERRE FROIDE, MÈRE FROIDE (Atelier du Gué)

LE BESTIAIRE INCONSTANT (Ramsay)

ROMILLATS, *nouvelles* (Ramsay)

RAYMOND QUENEAU, *essai* (La Manufacture)

DES ANS ET DES ÂNES (Ramsay)

Les autres livres de Jacques Jouet sont répertoriés en fin de volume.

Jacques Jouet

Bodo

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2009
ISBN : 978-2-84682-337-1
www.pol-editeur.fr

Avertissement

Comment? « avertissement »? Non non, c'est une préface! Une authentique préface! La préface est un genre, ou plus exactement un sous-genre de ce grand genre qu'est l'essai. Un jour, j'écrirai un roman qui s'intitulera *Préfaces*. Il sera constitué de préfaces. Le personnage principal sera le Préfacier, qui n'aura pas la capacité d'aller jusqu'au roman dont il rêve. Il aura commencé sa carrière comme coureur à lanterne devant les voitures à chevaux de la campagne anglaise, d'où l'on dit que viendrait le *cross-country*. La préface ne doit pourtant répondre à aucune volonté de protection. Ni en amont, ni en aval. Elle ne témoigne d'aucune prudence. Elle n'est pas là, lectrice, pour votre sécurité. Alors, on y vient, à cette préface?

PRÉFACE

Je n'aurais pas écrit ce roman (qui n'est pas oulipien, c'est dit !) sans un mémorable et inaugural voyage en République populaire du Bénin en 1978, avec d'inespérés compagnons de voyage, Françoise Sanchez, devenue Paca du même nom en sculptant des végétaux dauphinois, provençaux ou malgaches, et Comlan Théodore Adjido, que je salue ici tous les deux avec affection. Théo avait fait sa médecine à Moscou, sa spécialisation en psychiatrie à Étampes et à la Pitié-Salpêtrière à Paris dans la mouvance de Tony Lainé. Il rentrait dans son pays pour participer à sa (re)construction. J'écris « (re)construction » parce que l'État béninois de cette époque, qui n'était plus le Dahomey, était ouvertement marxiste-léniniste et voulait donc fonder quelque chose comme une seconde indépendance. Le Docteur Adjido nous emmena dans ses bagages. Les granits impressionnants de Dassa Zoumé auront annoncé ceux de Zinder. Je n'aurais pas écrit ce roman si je n'avais eu l'occasion¹ de lire entre les silences que je trouvais éloquentes la pensée théodorienne de l'Afrique et du monde et ses espoirs de synthèse entre la psychanalyse, plutôt jungienne, et certaines traditions profondes de son pays (le *fâ* des Yoruba), afin de soigner des folies au centre psychiatrique de Jacquot à Cotonou, lieu intense dont j'ai tenté de rendre quelque témoignage dans l'une de mes « cantates de proximité ».

Je n'aurais pas écrit ce roman sans les conversations tenues à Ouagadougou, à Grand-Bassam ou à Niamey, près de vingt ans plus tard, à partir de l'année 1997,

1. Et si je n'avais lu le splendide *Allada* de Gérard Gavarry, P.O.L, 1993, qui, bien des années plus tard, m'a fait bénéficier d'une belle piqûre de rappel.

plusieurs saisons de suite, au cours de divers chantiers de théâtre rassemblant des artistes belges, béninois, burkinabè, camerounais, canadiens, congolais, danois, français, guinéens, italiens, ivoiriens, maliens, nigériens, sénégalais, suisses, tchadiens, togolais... On me demandait de fournir les choses que je savais, quand je savais surtout que j'étais là pour apprendre un nouveau monde, ni tout à fait un autre ni tout à fait le même que le « mien ». Un peu de connaissance exige d'abord une appétence, et puis des couches, accumulées avec lenteur et dont il est de bonne méthode de toujours craindre la partialité comme la fragilité. C'est au cours d'un de ces chantiers que je fis la rencontre d'Idi Nouhou, qui, le premier, me parla des formes théâtrales de son pays, le Niger, et plus précisément de la région du Damagaram. Rendez-vous pris, il fit plus que me guider, en janvier 2004 puis au mois d'octobre 2005, à Niamey et jusqu'à Zinder, sur les traces du *wassan kara* et de tant d'artistes nigériens, professionnels ou non, qui avaient illustré cette forme coutumière. Je bénéficiai alors d'une Bourse Stendhal du ministère français des Affaires étrangères, que je remercie tous les deux, Stendhal comme le ministère. Pourquoi faudrait-il nourrir tant de méfiance à l'égard du fameux objet réflexif « promené le long du chemin », puisque le miroir répond opportunément, et de lui-même, depuis toujours, aux soupçons quant à la représentation en réfractant comme une bête, en transformant l'œil gauche d'un passant en œil droit de Bodo, la main droite d'un autre en main gauche de son père, le RF de Baudot sur l'écusson de son grand habit d'administrateur en ㄨㄨ? Entre la représentation naïvement assumée et son refus aussi suspicieux que radical (d'ailleurs passablement daté), je ne détesterais pas d'emprunter un à un tous les échelons intermédiaires... Ceci est un élément moteur parmi d'autres d'un projet romanesque.

Aujourd'hui, le moment est venu de finir ce livre et de régler mes dettes. Hé oui, c'est le privilège de la préface que d'être toujours écrite à la fin de la course. Derrière Idi Nouhou, à ses côtés, je comprends pour mes remerciements une quantité de personnes savantes, de pensée et de passion, qui, par leurs actes d'amitié et la générosité sans limite de leurs paroles, m'ont permis de divaguer par le roman sur cette matière excitante, l'AOF comme on disait, la sous-région subsaharienne comme on dit à présent, la vie privée publique sous ce soleil et sur ces sols, entre 1943 et aujourd'hui, parfois plus tôt. À quoi peut bien servir ce regard romanesque? À lui tout seul, à rien. Il n'est que celui dont j'aurai été capable à ce moment de mon exercice, ce qui n'est pas grand-chose. Mon doux rêve est qu'il tienne sa place, toute sa place et rien qu'elle, au coude à coude avec d'autres romans, notamment ceux qui ont été composés (depuis le très considérable Mongo Beti), le sont aujourd'hui ou le seront demain, par des auteurs africains eux-mêmes qui, entre parenthèses, devraient bien s'y coller un peu plus. Pas vrai, sire Idi? Un grand sujet demande plusieurs traitements. Qu'il soit bien clair, au regard

de la complexité du sujet – ni plus ni moins complexe qu’un autre, je me l’accorde – que je n’en sais à peu près rien. Qu’il soit bien clair que je ne suis pas un spécialiste de l’Afrique (il y en a suffisamment), que je ne suis pas un « amoureux de l’Afrique » (il y en a déjà trop, et j’espère être un peu plus rationnel), et pas non plus baroudeur. Cette Afrique-là est aussi mon pays, c’est tout, et cela, en revanche, n’est pas tout à fait rien.

À dire d’emblée : en dépit de l’image apocalyptique qu’on en donne si souvent dans nos pays du Nord dégoulinants de peurs, de suffisance même pas lucide, de caritativisme et, au fond, de mépris – la France au premier rang, qui aura tellement cultivé le mensonge sur le sujet de ses conquêtes, de ses gouvernances et de son prétendu consentement aux indépendances –, l’Afrique est un continent vivable et plein d’avenir. (Peut-être bien que le pays manque d’eau, mais, comme on le verra ci-dessous, c’est tout de même à Niamey que j’ai trouvé un parapluie en état de marche.) Oui, continent vivable : c’est la seule idée claire que je retire de ma confrontation périodique avec quelques-unes de ses villes, quelques-uns de ses villages et quelques-uns de leurs habitants. Si j’ai, quant à moi, à présent, deux pays, le second aura été choisi en conscience. Il est entre le Sahara et le golfe de Guinée, à cheval sur plusieurs nations. Et si j’ai quelque chose à en dire à voix haute pour avertir ma lectrice au seuil de ces pages, ce sera un vœu, et non pieux s’il est considéré comme un préalable de lutte : en dépit des rêves de l’irrationalité mercato-mercantile, ce sommeil de la raison qui n’engendre que les monstres du laisser-aller (masque du méfait durable et de l’indéveloppement), jamais mon deuxième pays ne sera qu’un continent de richesses minières surexploitées de loin et dépourvu de vie à la surface ! Puisse, du moins, l’histoire des Bodo apporter une pierre à cette immodeste proposition qui est une barricade.

J’ai déjà dit ailleurs que le terme de « fiction » partagé par le cinéma, le rêve, la rêverie, le théâtre, le désir, la monnaie, le feuilleton télévisé, la politique, la mythomanie, l’autobiographie ou le mensonge ordinaires (liste non close)... était impropre à chapeauter le terrain romanesque et ses constructions. Seul le terme « roman » nomme les romans. C’est une idée, comme plusieurs autres sur ces questions, que je dois à Lakis Proguidis, bien que je ne le suive pas toujours, loin de là, sur le terrain de son catastrophisme civilisationnel. Et je ne partage pas le moins du monde l’idée couramment exprimée ici ou là (mais non point par Lakis) que la masse éditoriale tout-venant viderait l’art romanesque de sa substance. Celui-ci est plus fort, par bonheur, que les petits chatouillis de l’actualité brûlante et feu de paille qui voudraient se donner la gloire de l’avoir incinéré quand ils n’ont fait que lui griller la plante des pieds d’ailleurs protégée d’une bonne couche de corne. Le roman est défini en amont par un patrimoine (des patrimoines, suivant le regard de chaque romancier, lectrice de romans ou critique du roman, qui

établissent leur généalogie personnelle : un début, ou plusieurs, et de grands moments d'illustration) comme en aval par des potentialités, comme en amont d'aval par des réexamens. C'est pourquoi ce roman-ci veut être un roman, certes d'imagination, mais qui n'en est pas moins, souvent, documenté, parfois documentaire – je réfléchis pour le suivant à ce que pourrait être un roman vraiment « expérimental » au sens antéscientifique du terme –, toujours daté, finalement élucubrant, rien n'empêchant à aucun moment la lectrice de considérer que toute ressemblance avec des destins invraisemblables et quotidiens ne saurait être que l'effet d'un art. Un art que, ma conviction va en s'affermissant, le roman est, et que celui-ci, *Bodo*, j'espère, exerce.

PROLOGUE À NIAMEY EN 2005

Bodo est connu en ville comme l'homme au parapluie en bandoulière. Il ne sort jamais sans ça, bien qu'il n'ait que peu l'occasion de l'ouvrir pour se protéger de l'eau des nuages. Le soleil, en outre, ne lui fait pas peur et sa soixantaine fringante n'a pas besoin de canne, au moment d'arpenter les rues. Les jambes nerveuses savent ce que marcher veut dire. Quand Bodo déploie son parapluie, ce n'est pas nécessairement que le soleil est excessif ou la pluie torrentielle. C'est plutôt pour en exhiber une tache rouge sur le noir du tissu : une rosette de la Légion d'honneur, décoration française, qu'il a installée là où personne avant lui n'avait osé. Il est juste de dire qu'à cet endroit précis, en cas de grosse pluie, une gouttière se forme et le parapluie fuit.

Chaque année, qu'il fasse beau, qu'il fasse laid, pour entrer dans les jardins de l'ambassade de France lors de la réception du 14 Juillet, il ouvre son parapluie et s'explique, un doigt tendu vers le petit bouton. Tout son passé y passe, et celui de son père, avec force détails et fierté. Les plantons endimanchés l'écoutent d'une oreille et le laissent entrer avec une déférence moqueuse qu'ils se transmettent d'année en année au gré des mutations administratives. Des années durant, Bodo n'eut pas besoin de carton pour entrer. Et puis, *jihad* oblige, les règles de sécurité se durcissant, on finit par lui en adresser un, frappé du symbole tricolore, sans se douter que ce seul égard le dissuaderait désormais de venir. Pour mieux accéder au buffet et s'y trouver performant, c'est-à-dire les mains libres, Bodo avait mis au point le port du parapluie en bandoulière au moyen d'une bride empruntée à un fusil de la guerre de 40, lui-même hérité d'un vieux

combattant. Alors, bien entendu, le parapluie est fermé et la rosette invisible. Autre avantage : Bodo pouvait applaudir le discours plus ou moins convenu de l'ambassadeur. D'une année sur l'autre, il n'en eut pas toujours envie. À présent, il n'en est plus question.

Sur un banc, sur le siège d'un autocar, dans un taxi, Bodo plante son totem entre ses jambes, les deux mains l'une sur l'autre et sur le manche en bois recourbé, les genoux très écartés. Certaines fois, il loge la pointe du pépin dans le trou du pied, un trou qu'il a au pied, suite à une blessure qu'on verra plus loin. Le parapluie agace la cicatrice en profondeur et c'est un plaisir de la caresse comme de la stabilité, celle que recherche un violoncelliste avec la pique de son instrument.

Pourquoi ne jamais quitter son parapluie ? C'est pour qu'il pleuve. Il y a forcément un jour où finit par réussir la conjuration.

Le plus souvent, Bodo va à pied, dans les rues de Niamey. Ses pieds ne craignent plus aucune atteinte ; longtemps, ils avaient incorporé la notion de semelle. Aujourd'hui, ils sont dans des sandales à toute épreuve et cent fois ravaudées, renforcées en peau de pneu. Les pieds sont les seuls à savoir les distances et à pouvoir les transmettre au cerveau de l'expérience. Le taxi, c'est de temps en temps, pour filer, sans raison, jusqu'à l'aéroport. Au fait, si ! raison il y a : Bodo aime voir de tout près les atterrisages des avions blancs.

Bodo est plus grand que la moyenne. On l'aperçoit de loin dans un marché, son épaule droite plus basse que la gauche, sa claudication pas légère, ses oreilles orientables, sa tête bosselée, mobile au bout d'un long cou, ses arcades sourcilières saillantes, ses yeux d'oiseau placide qui paraît toujours un peu ailleurs, mais auquel rien n'échappe des agissements de la population. Il a même des sautes d'inquiétude qui se manifestent par un mouvement violent du cou et par un lancer de regard du genre fléchette, accompagné d'un sifflement aigu. Bodo est inconfondable avec un autre. Toujours, dépassant d'une grande poche, une brochure ou revue d'archéologie, format 21 × 29,7, avec des dessins au trait, des schémas et des notations au crayon de bois. Dans le taxi, son crâne aux cheveux ras, noirs et sel touche le plafond. Il ne craint pas les écorchures.

Aujourd'hui, Bodo revient de l'aéroport. Il n'était le passager d'aucun vol et n'allait accueillir aucun ami de retour d'un pays côtier. Bodo n'est pas le héros de la logique conventionnelle. Bodo revient de l'aéroport dans un taxi blanc qui, pour n'être pas flambant neuf, est plutôt bien entretenu, ni trop cabossé ni rafistolé, le pare-brise intact et qui n'a rien d'arachnéen. Bodo est à l'arrière. Pour la première fois de sa vie, il a voulu la voiture

pour lui tout seul jusqu'au grand marché. Ça lui coûtera 3000 F, le début d'une fortune. À Niamey intra-muros, la course vaut 200 francs CFA (le tiers d'1 euro, approximativement) si le taxi prend d'autres personnes sur sa route, et c'est la règle générale. Candidats : toutes les femmes qui sont chargées de paquets au sortir du marché, en route vers le marché les mains vides encore, des mères avec enfant dans les bras, et aussi des vieillards, des étudiants, tous ceux qui ont des rendez-vous mais pas de voiture ou de moto personnelle et se signalent clairement depuis le bas-côté. Vers l'aéroport ou retour, la course version collective est au moins six à sept fois double, à 1500 – 2000 F. Pour celui qui descend d'un avion, beaucoup plus, car on l'a vu venir et ses bagages le trahissent par leur volume souvent conséquent. 10000 si c'est un pigeon. Pour l'heure, puisque Bodo fait son riche et qu'il a négocié pied à pied d'être seul pour 4000, le chauffeur néglige les requêtes supplémentaires émises du bord du goudron, sans même leur accorder un regard. Je transporte l'équivalent d'un émir du Koweït ou de Bahrein.

À moins que le chauffeur ne préfère des chansons africaines en K7, celles d'un Malien ou d'un Congolais qui chante joyeusement la politique et l'amour, « le guide de la révolution sentimentale... », la radio mentionne deux ou trois conflits durables par le monde, leurs dernières péripéties, la visite officielle d'un ministre français qui se croit encore conseiller providentiel avec sourire dentaire qui s'entend même à la radio et, au pays, dans le Nord, des recherches pétrolifères, peu rentables pour l'heure mais prometteuses, un gisement qu'on subodore et qui serait à cheval (à cheval souterrain) sur les deux territoires du Niger et du Tchad. Pas un mot sur la rébellion.

– Pétrole, pétrole ! Pourvu seulement qu'on n'en trouve pas ! espère à haute voix le chauffeur. S'ils en trouvent, nous sommes foutus. Nous sommes foutus encore un peu plus, s'ils arrivent à en remonter de là-dessous. C'est bien assez de l'uranium.

Bodo sait ce que cela veut dire en termes de déception fataliste : la richesse nationale n'atteint jamais la rue. Il paraît qu'à Lagos, il y a pénurie d'essence pour le véhicule du Nigeria d'en bas, le Nigeria riche à barils. La richesse, le tout petit nombre, qui est trop bien placé, la saisit au passage et la garde pour lui. Pour lui et pour ses appétits. L'élite, il faut que cela mange. Et si ça mange, c'est comme quatre. Si ce n'est pas moi, c'en sera un autre. Pourquoi aurais-je scrupule ? Le luxe, c'est la vie ! « Le luxe, c'est la mort ; mort au luxe ! » Ce n'est là qu'une parole d'envieux qui n'a pas la chance de se trouver à l'endroit où il faut être.

Autres livres de Jacques Jouet

QUI S'ENDORT, *poésie* (Jacques Brémond)

À BOUCHE QUE VEUX-TU (Larousse)

107 ÂMES, *poésie* (Seghers)

LE CHANTIER, *poésie* (Limon)

LE DIRECTEUR DU MUSÉE DES CADEAUX DES CHEFS D'ÉTAT DE L'ÉTRANGER, *roman* (Le Seuil)

ACTES DE LA MACHINE RONDE, *nouvelles* (Julliard)

LE POINT DE VUE DE L'ESCARGOT, *nouvelles* (L'Alsace & Le Verger)

LA MONTAGNE R, *roman* (Le Seuil)

LA SCÈNE USURPÉE, *nouvelle* (Éd. du Rocher)

LA RÉPUBLIQUE ROMAINE, *nouvelle* (Afat voyages)

ÉCHELLE ET PAPILLONS, LE PANTOUM, *essai* (Les Belles Lettres)

CE QUE RAPPORTE L'ENVOYÉ, *nouvelle* (Le Verger)

ANNETTE ET L'ÉTNA, *roman* (Stock)

DES AFFAIRES DE CŒUR, *nouvelle* (les mille univers)

À SUPPOSER (Nous)

Ouvrages collectifs

OULIPO: LA BIBLIOTHÈQUE OULIPIENNE, TOMES 2 ET 3 (Seghers), TOMES 4 ET 5 (Le Castor astral)

UN ART SIMPLE ET TOUT D'EXÉCUTION, CINQ LEÇONS DE L'OULIPO, CINQ LEÇONS SUR L'OULIPO, avec Marcel Bénabou, Harry Mathews et Jacques Roubaud (Circé)



Jacques Jouet
Bodo

Cette édition électronique du livre
Bodo de Jacques Jouet
a été réalisée le 26 avril 2010 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé d'imprimer
en août 2009 (ISBN : 9782846823371)
Code Sodis : N38791 - ISBN : 9782846824729